
Linguistique baltique et indo-européenne

Linguistique baltique et indo-européenne

Conférences de l'année 2011-2012

Daniel Petit



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1522>

DOI: 10.4000/ashp.1522

ISSN: 1969-6310

Publisher

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Printed version

Date of publication: 1 September 2013

Number of pages: 295-298

ISSN: 0766-0677

Electronic reference

Daniel Petit, « Linguistique baltique et indo-européenne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 144 | 2013, Online since 07 November 2014, connection on 04 March 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1522> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1522>

Tous droits réservés : EPHE

LINGUISTIQUE BALTIQUE ET INDO-EUROPÉENNE

Directeur d'études : M. Daniel PETIT

Programme de l'année 2011-2012 : I. *La formation des pronoms non-personnels dans les langues baltiques*.— II. *Lecture de chansons populaires lituanienes et lettonnes anciennes*.

La conférence a été inaugurée cette année par le directeur d'études nouvellement élu. Elle se fixe pour objectif d'offrir une introduction à la linguistique et à la philologie des langues de la famille baltique (lituanien, letton, vieux prussien). Au sein de la famille indo-européenne, ces langues ont longtemps été tenues en haute estime en raison de leur archaïsme, et il n'y avait guère d'indo-européaniste au XIX^e siècle qui ne s'y soit intéressé. Qu'il suffise ici de mentionner les noms d'August Schleicher, de Karl Brugmann et de Ferdinand de Saussure, prolongés au XIX^e siècle par ceux de Louis Hjelmslev, de Jerzy Kurylowicz et d'Algirdas Greimas. La seconde moitié du XX^e siècle a donné lieu à une spécialisation de plus en plus grande des linguistes si bien que les données des langues baltiques n'ont plus guère été exploitées à leur juste mesure dans des cadres plus généraux. L'EPHE, en ouvrant une chaire de « linguistique baltique et indo-européenne », a voulu affirmer l'actualité de ce domaine linguistique en lui permettant de prendre toute sa place dans la linguistique indo-européenne et en permettant à celle-ci de s'ouvrir à tous les mouvements actuels de la linguistique.

La conférence a été conçue en deux parties, l'une directement concernée par les études linguistiques portant sur les langues de la famille baltique dans un cadre indo-européen et typologique, l'autre par une ouverture à des textes rédigés dans ces langues et aux enjeux de leur analyse philologique. Les deux parties de la conférence ont été menées conjointement toutes les semaines, occupant chacune une heure.

En 2011-2012, la première heure de la conférence a été consacrée à la formation des pronoms non-personnels dans les langues baltiques. Les pronoms non-personnels (indéfinis, interrogatifs, démonstratifs et relatifs) attirent généralement peu l'attention, tant leurs formations sont diverses dans les langues. On a signalé les nombreux travaux du linguiste lituanien Albertas Rosinas sur les pronoms. Le postulat sur lequel s'est fondé l'exposé est que la formation des pronoms non-personnels s'explique directement par leur emploi : la clé de l'étymologie, comme souvent, est donnée par la syntaxe. Après une introduction générale on s'est d'abord efforcé de distinguer des niveaux chronologiques dans les pronoms non-personnels : certains sont hérités de l'indo-européen (lituanien *kàs* « qui ? » < indo-européen **k^wos*) ; d'autres ont été créés en baltique commun (lituanien *kìtas*, letton *cits*, v. prussien *kittan* acc. « autre » < baltique **kìtas*) ; d'autres sont des particularités du baltique oriental (lituanien *pàts*, letton *pats* « soi-même » en regard du vieux prussien *subs*) ou du baltique occidental (vieux prussien *stas* « celui-là ») ; d'autres enfin ont été formés dans les langues individuelles (lituanien *kàs nòrs* « quelqu'un », letton *kaût kas* « quelque chose », etc.).

Le point de départ de la réflexion a été le thème **k^wos* de l'indo-européen, à la fois indéfini et interrogatif. La distribution originelle de **k^wo-* / **k^wi-* (quelle qu'en soit la reconstruction) n'a pas été conservée en baltique, et les traces elles-mêmes de **k^wi-* sont rares et incertaines (peut-être baltique **kitas* « autre »?). Une discussion a eu lieu sur l'origine des formes dérivées du lituanien : *kadà* « quand ? », *kaĩp* « comment ? », *kuĩ* « où ? », *katràs* « lequel des deux ? », *kuris* « lequel ? », *kóks* « quel ? ». Puis l'exposé s'est consacré à l'explication des pronoms indéfinis des langues baltiques, en s'appuyant sur la monographie typologique de Martin Haspelmath, *Indefinite Pronouns* (1997). Le vieux prussien a *ainonts* « quelqu'un » (= allemand *jemand*), dérivé de *ains* « un », et n'a gardé que des traces indirectes du baltique **ka-* (*nikai* « que » après *kittewidei* « autrement », *niquei* « nulle part », *ikai* « si d'une manière ou d'une autre »). Le letton a une forme énigmatique *kaĩt kas* « quelque chose », généralement tiré d'une racine indo-européenne **keu-* « vouloir » (? , cf. pour le sens lat. *quilibet*), mais dont une autre étymologie a été proposée durant la conférence : *kaĩt kas* dérive de *kaĩt* « quoique, même si » à travers un emploi scalaire (d'extension aréale) de cette conjonction « même si > même, au moins », d'où une formation *kaĩt kas* « au moins quelque chose » > « n'importe quoi » (indéfini de libre choix) > « quelque chose » (indéfini). L'origine de la conjonction *kaĩt* a elle-même pu être élucidée. Loin d'y voir une forme d'un verbe « vouloir, désirer » (sur le modèle du russe *xot'* « quoique » < *xotet'* « vouloir ») comme le faisait Karulis (dans son dictionnaire étymologique du letton en 1992), on peut y retrouver une conjonction de manière **kā-* (< indo-européen **k^weh₂-*, cf. lett. *kā* « comme ») augmentée d'une particule de contradiction **-ute* « aussi bien, au contraire » (parallèle au sanskrit *utá* « aussi, et »). Le résultat de cette investigation a été publié dans le journal *Baltic Linguistics*, vol. 3, en 2012. Une analyse comparable peut rendre compte du letton *jeb kas*, synonyme de *kaĩt kas*. Le cas du lituanien *kàs nòrs* « quelqu'un » est plus complexe, car on ne peut y voir *nòrs* « quoique » en emploi scalaire avec un indéfini, dès lors que la forme *kàs* est en première position, ce qui est impossible pour l'indéfini (limité à la seconde position en vertu de la loi de Wackernagel) : il vaut mieux interpréter *kàs nòrs* comme un interrogatif *kàs* suivi d'une particule scalaire, ce qui est aussi bien attesté typologiquement (cf. plus ou moins le type anglais *whoever*).

Les distributifs ont également fait l'objet d'une analyse approfondie. Il est difficile de trouver un modèle commun au vieux prussien *erains* « chacun » (*er-* « jusqu'à » + *ains* « un »), au letton *ikviēns* « chacun » (*ik-* « combien » + *viēns* « un ») et au lituanien *kiekvienas* « chacun » (*kiek* « combien » + *vienas* « un »). On peut d'abord déterminer que le sens distributif ne tient pas au numéral « un », mais au premier élément, qui possède ce sens même isolément (cf. vieux letton *ik riht* « chaque matin ») : les distributifs sont d'abord des particules ou des adverbes, et n'en viennent à former des pronoms que secondairement. Le parallèle des langues romanes est ici instructif (**kata* « en distributivité », d'où **kata+unus* > espagnol *cad uno*, ancien français *chēun*, cf. dans les *Serments de Strasbourg* : *cadhuna cosa* « chaque chose »). Le rôle joué par des quantifieurs dans la formation de distributifs (« combien » > « chaque ») est plus énigmatique, mais un parallèle a été présenté et discuté, celui du breton *que-ment* « chaque » (*quement den* « chaque homme », variante de *pep den*), la forme *que-ment* étant un ancien conjonctif « combien, autant que » (cf. gallois *cymaint* « autant

que »). La dérivation sémantique et syntaxique s'explique par la notion de *parcours distributif*, la distributivité impliquant un parcours détaillé d'une série de son premier jusqu'à son dernier membre *autant qu'il y en a*. On peut penser à un relative indéfinie avec ellipse du verbe (comme en breton *queument penn so* « autant de têtes qu'il y a » > « toutes les têtes, chacune des têtes »); l'explication est également valide pour les langues baltiques. Il n'est pas étonnant que certains des quantifieurs impliqués se soient par ailleurs développés vers un emploi au sens de « jusqu'à » (lituanien *iki* « jusqu'à » = lett. *ik* « combien, autant que »).

La seconde partie de la conférence a été consacrée à la lecture de chansons populaires lituanienes et lettonnes anciennes (lituanien *dainos*, letton *tautasdziesmas*). Ce corpus populaire est particulièrement intéressant pour la syntaxe, car il ne s'agit pas d'une littérature de traduction, mais d'une création authentique tirant parti dans un cadre poétique des ressources des langues baltiques. L'un des premiers textes populaires relevés est une *rauda* (chanson funèbre) transmise en Lituanie par J. Brand en 1702 : *ar asz taw né mielas buwau ?* « n'ai-je pas été aimable avec toi ? ». La lecture de ce texte a donné lieu à diverses remarques syntaxiques et étymologiques. On sait l'intérêt que le philosophe Herder a montré à l'égard des chansons populaires baltiques, allant jusqu'à en inclure dans son ouvrage *Stimmen der Völker in Liedern* (1779). On a examiné les sources de Herder et lu dans les langues originales les textes dont il ne fournit qu'une traduction allemande.

La lecture de l'une de ces *dainos* a donné lieu à une longue discussion sur l'origine du conditionnel en lituanien. Si l'on s'accorde à y voir l'association d'un supin en **-tum* et de l'ancien optatif du verbe « être » **-biau* (quel qu'en ait été le prototype indo-européen, ce qui n'est guère facile), d'où les formes du lituanien ancien *duotumbiau* « je donnerais », on ne s'est pas jusqu'à présent clairement interrogé sur l'origine du tour en des termes syntaxiques. Le problème n'est pas d'ailleurs limité à cette formation, mais il touche aussi celle de la troisième personne *duoty*, où l'on constate l'absence du verbe « être » (ce qui montre, au passage, que la phrase nominale n'est pas limitée à l'indicatif présent), et surtout à celle de la première personne dialectale *duočia*, visiblement une forme nominale. On a depuis longtemps montré qu'il existait un lien syntaxique entre le supin et le conditionnel, tous deux pourvus d'un sens final. Par exemple, dans les énoncés lituaniens suivants : *išėjo arkliui parvesty* « il sortit conduire le cheval » et *išėjo kad arklį parvesty* « il sortit pour conduire le cheval ».

En Lettonie, le premier recueil de *tautasdziesmas* est dû à un pasteur de Rūjiena, Gustav Bergmann, qui publia en 1807 une *Erste Sammlung lettischer Sinngedichte*. On sait que, par l'intermédiaire de l'historien écossais Robert Jamieson, qui séjournait alors à Riga, plusieurs de ses chansons populaires ont été intégrées dans un ouvrage fort célèbre, publié en 1814, *Illustrations of Northern Antiquities from the Earlier Teutonic and Scandinavian Romances* (Edinburgh), publié par Robert Jamieson, Henry William Weber et Walter Scott. Le seul exemplaire conservé de l'*Erste Sammlung* de Bergmann est d'ailleurs celui qui a appartenu à Walter Scott ; il est conservé au British Museum. Durant le séminaire, on a traduit une chanson populaire du recueil de Bergmann, *Ne viens manis ne zinaja* « personne ne savait ». Une discussion a eu lieu, à partir de ce texte, sur la forme lettone *gan* « bien, très » (= allemand *wohl, schön*). Elle correspond à l'adverbe quantifieur du lituanien *ganà* « assez, suffisamment ». On

sait que les adverbes quantifieurs sont souvent caractérisés dans les langues par une pluralité de fonctions : adverbes circonstanciels (« il dort assez »), sujets ou objets quasi-nominaux (« j'ai vu assez de pays »), noyaux prédicatifs (« désormais, assez de travail ! »). L'adverbe baltique **gana* présente toute cette diversité de fonctions. Son étymologie est bien connue depuis longtemps : il appartient à une racine indo-européenne **g^{hw}en-* « être abondant ». Mais on hésite encore sur son origine syntaxique : est-ce une ancienne forme verbale réanalysée comme adverbe ? un ancien neutre adjectival ? ou un ancien substantif féminin au nominatif **ganà* « abondance » ? Une analyse détaillée des contextes montre que la seule analyse convenable est la troisième, ce à quoi on pourrait apporter le parallèle du latin *satis* « assez », s'il s'agit bien de l'ancien nominatif singulier d'un abstrait en **-ti-*.

La conférence a été suivie par un groupe d'auditeurs fidèles, pour la plupart des linguistes intéressés par la linguistique historique des langues indo-européennes.